

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 7

Artikel: L'épingle
Autor: Rochambeau, Max
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195414>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES.

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Et la statue ?

Dans le courant de novembre dernier, un gros char, traîné par six chevaux, montait péniblement vers le Château de Lausanne. De nombreux curieux arrêtés sur son passage se demandaient ce qu'on pouvait bien transporter là.

Quelques heures plus tard, toute la ville savait que la statue de *Guillaume-Tell*, offerte par M. Osiris, était arrivée, accompagnée d'une lettre de voiture accusant un poids brut de 4200 kilos.

M. Cuénoud, charpentier, fut chargé de la mettre à terre. Aidé de cinq hommes, il s'acquitta de cette besogne avec beaucoup d'habileté, et plaça la statue, debout, revêtue de son lourd et solide emballage, dans le bûcher de l'Etat, derrière la grande porte, à gauche, où, dans l'ombre et le silence, elle attend paisiblement sa destinée.

Un jour, on enleva prudemment un des côtés de la caisse, afin de voir si Guillaume-Tell y était réellement renfermé et comment il s'était comporté durant son long voyage de Paris à Lausanne.

Il fut trouvé en parfait état.

Dès lors, plus de nouvelles.

Cette statue en marbre blanc, qui mesure 3 mètres 10 de hauteur, offre un coup d'œil superbe. Rehaussée par un piédestal, elle sera évidemment d'un très grand effet. Elle nous représente Guillaume-Tell, l'arbalète en main, et s'élançant sur le rocher, au moment où il

repousse du pied la barque qui le retenait prisonnier.

L'attitude est saisissante, le mouvement d'une mâle énergie ; la musculature et les détails d'une anatomie et d'un fini remarquables.

L'on ne peut qu'admirer l'œuvre du célèbre artiste.

Quelques détails sur ce dernier trouvent ici leur place :

M. Mercié, peintre et sculpteur, est né à Toulouse en 1845. Ses principales œuvres sont les suivantes : *Le Gloria Victis*, *David avant le combat*, *Jumon vaincue* (Exposition universelle de 1878). *Arago*, statue de bronze, pour le monument érigé par la ville de Perpignan. La statue de M. Thiers, à Saint-Germain. Un *Saint-Eloi*, pour le Panthéon. *Vénus*, propriété du Musée du Luxembourg. Le *Souvenir* (1855), haut relief d'une grande beauté. Le monument de *V. Massé*, à Lorient. *Léda*, tableau d'une inspiration des plus heureuses. La statue de *Jeanne d'Arc*, offerte par M. Osiris à la ville de Nancy, et inaugurée solennellement en juin 1880, en présence des autorités locales, de M. Develle, ministre de l'Agriculture, de M. Barbey, ministre de la Marine, du donateur et de toute la population nancéenne.

M. Mercié a obtenu une médaille d'honneur en 1878 et a été nommé officier de la Légion d'honneur en 1879. Une médaille d'honneur lui a été décernée après l'Exposition universelle de 1889.

Ces quelques détails suffisent pour justifier le désir maintes fois exprimé, ces derniers temps, par de nombreuses personnes, notam-

ment par des peintres, des sculpteurs et des amateurs de beaux-arts, de voir au grand jour, et dégagé de son emballage, ce chef-d'œuvre relégué, depuis trop longtemps déjà, dans un coin du bûcher cantonal.

En attendant le choix de l'emplacement sur lequel cette statue sera érigée, le Conseil d'Etat ne pourrait-il pas la faire exposer dans un lieu où chacun aurait la facilité de la visiter ?

Question féminine.

Vanter ce qui est passé et dénigrer ce qui existe prouve simplement que l'homme n'est jamais content de ce qu'il a. Il se trouve souvent des esprits mal tournés qui ne peuvent s'habituer à regarder les choses du beau côté, mais qui persistent à les examiner à la place contraire. Les uns rappellent avec mélancolie le bon vieux temps où chemins de fer et vélocipèdes n'étaient pas inventés et où, pour arriver à la ville prochaine pendant la matinée, il fallait marcher la moitié de la nuit.

Les autres voudraient avoir vécu lorsque les femmes filaient pour fabriquer de la milaine ou de la grisette avec lesquelles on habillait tous les membres de la famille.

Eh bien ! ils ont beau dire, il est pourtant fort commode de se mettre à son aise dans le coin d'un wagon et de voyager en rien de temps, sans peine et sans fatigue. Ceux qui se plaignent, oublient sans doute ce qu'ils soupiraient, ce qu'ils transpiraient ou grelottaient lorsqu'ils venaient de la ville avec de grands paniers remplis de provisions de ménage.

Raymond, qui venait de s'installer il y avait peu de temps dans la ville de N....

Il y était arrivé sur la foi de renseignements assez sérieux. Certainement, il était appelé, après beaucoup de travail et de longues années de pratique, à se créer une situation dans la ville ; en attendant, sa fortune était mince et les débuts sont partout ingrats.

Paul Raymond ne manqua pas, dans les premiers mois de son séjour à N...., de répandre sa thèse, qui avait été remarquable. Il n'oublia point M. Desmazières et entra ainsi avec lui en relation de société.

Le docteur Paul Raymond se trouvait donc parmi les invités, pour la soirée dont on parlait tant, et il se faisait intérieurement une fête de voir la ravissante Suzanne — M^{lle} Marthe Desmazières — pleine de gaieté et d'esprit sous le joli costume des soubrettes du XVIII^e siècle...

En effet, ce costume relevait grandement la beauté de la jeune comédienne mondaine. Quand elle apparut, il y eut un murmure d'admiration, et Paul Raymond, tout en se contenant, n'était pas le moins enthousiaste, au fond du cœur.

La scène de Beaumarchais, commencée au milieu des sourires, faillit se terminer d'une façon tragique.

On se rappelle dans le *Mariage de Figaro* cette scène particulièrement charmante dans laquelle Suzanne, pour les besoins de l'intrigue, travestit le jeune Chérubin sur le théâtre.

Elle le revêt d'un costume féminin qu'elle attache hâtivement avec des épingles. Elle le coiffe de la plus belle baigneuse de la comtesse Almaviva, et à cet endroit, d'après une note de l'auteur, Suzanne doit, en s'adressant à Chérubin, chanter avec des épingles entre les lèvres :

L'ÉPINGLE

Il y avait ce jour-là brillante soirée chez M. Desmazières, un de nos riches industriels de la région du Centre et toute la ville de N...., où se passe ce récit, en parlait depuis quinze jours.

Car il ne s'agissait pas simplement d'un bal avec ses accessoires obligés ; on devait jouer chez M. Desmazières la comédie de société ; on allait même, prétendait-on, y aborder quelques scènes du grand répertoire ; on citait le *Mariage de Figaro* et l'on disait pourquoi cette pièce avait été choisie.

On ajoutait que M^{me} Desmazières ne voyait point d'un bon œil cette soirée, qui ne déplaisait pas à son mari. Celui-ci était trop bon père — un peu faible peut-être — pour rien refuser à sa fille.

C'était en effet M^{lle} Marthe Desmazières qui avait choisi la pièce inattendue dont on allait interpréter quelques scènes, et où elle devait jouer elle-même le rôle de Suzanne, la charmante future de l'ingénieux Figaro.

Pourquoi ce choix ? Pourquoi ce caprice s'était-il emparé de M^{lle} Desmazières ? C'est ce que nous allons faire connaître en peu de mots.

Marthe Desmazières, les années précédentes, avait passé à Paris quelque temps chez une de ses anciennes amies de pension, M^{lle} Micheline de la Glandie ; elle avait accepté des rôles dans les comédies et proverbes que l'on joue dans les salons parisiens et où son amie Micheline se distinguait entre toutes.

A ce point que ses succès avaient un peu tourné la tête à M^{lle} de la Glandie et qu'elle voulait, comme

fit plus d'une femme de grande famille, changer de nom, rompre avec son monde et se consacrer au théâtre. La scène exerçait sur elle une irrésistible attraction.

Marthe Desmazières n'allait point aussi loin dans son inclination pour le théâtre. Cependant, elle songeait parfois à la brillante destinée faite toute entière, croyait-elle, d'aventures et de triomphes, qui attendait son amie.

Le succès que Micheline avait obtenu au concours du Conservatoire l'avait surtout frappée. M^{lle} de la Glandie avait été admirable dans une scène du *Mariage de Figaro* ; et de retour à N...., Marthe Desmazières avait résolu pour l'hiver prochain de jouer elle-même cette scène à la première soirée que donneraient ses parents.

— Après tout, avait dit M. Desmazières, il s'agit du répertoire classique et cela vaut mieux que bien des pièces modernes.

Mais tout le monde n'était point de cet avis dans la ville où les distractions parisiennes ne sont pas toujours jugées avec faveur. On blâmait la famille Desmazières et surtout Marthe, dont on jalousait bien un peu, il faut le dire, la situation de fortune, le charme et la beauté.

Car elle était vraiment charmante. On ne pouvait nier sa grâce parfaite. On eût dit que toutes les fées s'étaient penchées sur son berceau pour lui faire chacune un don et la douer des qualités les plus brillantes. On pense bien qu'elle ne manquait pas d'admirateurs. Quelques-uns des plus audacieux avaient demandé sa main, mais jusqu'à présent rien n'indiquait qu'elle voulût songer au mariage.

Parmi ceux qui n'auraient pas osé élever les regards vers elle se trouvait le jeune docteur Paul

Puis la grosse toile de rite et surtout celle d'étoupes filée par nos grand'mères étaient joliment *rôches*, et la porter n'était pas tout rose pour celui qui avait en partage une peau un peu douce.

Ce n'est pas dire que cette toile n'eût pas son bon côté, au contraire, car les femmes, se piquant d'honneur à cœur, ne perdaient pas leur temps à courir de côté et d'autre colporter les nouveaux du jour et écorcher vifs ceux qui n'étaient pas là; elles tournaient leur roue sans relâche, afin d'avoir au printemps prochain, étendue sur l'herbe du verger, une pièce de toile plus longue au moins d'une aune ou deux que celle de la voisine.

Et puis, c'était gentil de voir ces rouets cheminer avec ardeur et d'entendre leur train-train de petit battoirs dans la chambre bien chaude quand, au dehors, le vent gémissait, chassant et entassant la neige en *menées* profondes.

Malgré tout cela, il n'y a pas à se plaindre de ce que les rouets languissent maintenant au grenier, dans cette patrie où vont les vieilles choses, car si nos aïeules étaient actives et vaillantes, leurs petites et arrière-petites-filles sont parfaitement dignes d'elles. Elles ne filent plus, mais elles font des prodiges avec leurs doigts agiles. Leurs enfants sont propres et soignés comme de petits princes; leurs ménages sont en ordre et même élégants; leur tenue est agréable à l'œil et leur physionomie l'est au cœur.

Leur rôle est passablement changé et il n'y a pas de mal à ce qu'elles se soient un peu émancipées, un peu lancées. Généralement elles n'ont plus guère peur de leurs maris et leur font très peu de cachettes.

Ah! pauvres grand'mères! que penseriez-vous si vous voyiez nos jeunes maîtresses de maison prendre une tasse de café chaque jour après le dîner, avec leurs époux, comme de bons camarades, tandis que de votre temps vous brûliez de vieux chiffons lorsque vous aviez rôti votre café, afin de tromper l'odorat de vos seigneurs et maîtres!

La critique a bien soin, sans doute, de glisser ses mots de travers: elle croit voir dans un triste avenir toutes les femmes à califour-

chon sur un vélocipède ou s'en aller voter avec leurs maris bras-dessus bras-dessous.

Quelle erreur! La femme n'a pas une fine et délicate cervelle pour qu'elle ne lui serve à rien et si, à l'occasion, elle se permet d'avoir une opinion, si elle croit avoir le droit de raisonner, d'approuver ou de blâmer, cette exquise cervelle sera là pour lui montrer où est sa place véritable. Aussi est-il injuste de dénigrer la femme d'aujourd'hui au profit de celle d'autrefois. Il faut rendre à chacun ce qui lui est dû.

M^{me} DESBOIS.

Pour les jeunes filles.

La *Bibliothèque universelle* de février publie, sous la signature de M. A. de Verdilhac, un article excessivement remarquable sur l'éducation des jeunes filles, duquel nous détachons ce passage:

« Plus la jeune fille sera instruite, plus il faudra qu'elle soit aimable; plus elle acquerra de qualités et d'aptitudes viriles, plus il deviendra nécessaire pour elle de rester femme dans toute l'acception du mot. C'est pour cela que si nous avions à tracer un petit cours d'éducation physique et morale pour les jeunes filles, tous nos efforts tendraient à augmenter chez elles les qualités de douceur, de timidité, de soumission et d'amour pour la nature prévoyante a doué leur sexe, pour le bonheur de l'homme et pour le leur propre.

» Pour cela, nous voudrions remonter, sans affectation et par degrés, vers ces vieux usages qui, au sein de la famille, préparaient si bien la jeune fille à sa destinée. Nous voudrions que les parents n'eussent jamais avec elle cette familiarité de plain-pied qui la dispose plus tard à manquer de respect à son époux; rien de choquant, à notre avis, comme la manière dont les jeunes personnes d'aujourd'hui parlent à leur mère dans l'intimité et prennent étourdiment le pas devant elles à la maison.

» Dans notre jeunesse, les jeunes filles marchaient devant leurs mères à la promenade, dans les salons, dans la rue; c'était affaire de protection, de surveillance, mais au logis jamais elles n'eussent passé par une porte sans se ranger pour laisser passer leurs parents. Jamais, dans la conversation, elles ne les eus-

nouveler un accident évidemment fort rare et qu'il était facile d'éviter; mais ses pensées, ses sentiments, toutes ses manières d'être, de voir et de sentir se modifièrent et son charme d'ailleurs n'en perdit rien.

On attribua dans la ville la transformation de M^{lle} Desmazières à M. Paul Raymond, qui décidément était un bon médecin et bien plus heureux que Bartholo.

En effet, cet incident que les journaux avaient raconté et commenté avec éloges, cette première opération réussie au milieu d'une soirée brillante, une jeune fille, la plus accomplie, sauvée par ses soins, toutes ces circonstances firent connaître le docteur Paul Raymond. Il devint bientôt à la mode; les familles les mieux posées voulurent l'avoir pour médecin. On ne parlait que du docteur Paul Raymond, de ses consultations habiles et aussi de son affabilité; et sa vogue croissait tous les jours.

Ce succès l'encouragea à se déclarer à M. Desmazières; et quelques temps après, Marthe annonçait à son amie, Micheline de la Glandie, son mariage avec le docteur Paul Raymond.

Après avoir raconté l'incident qui aurait pu avoir des suites si tragiques, M^{lle} Desmazières ajoutait sur un ton aimable:

« Oui, ma très chère, c'est fini de la comédie de société! Je vais devenir une épouse sérieuse et M^{me} Paul Raymond sera également, s'il plaît au ciel, une mère de famille tout occupée de ses devoirs.

» Je ne conserve de mon passé — oh! bien innocent! — de comédienne de salon que l'épingle dont m'a délivré le docteur. Elle servira à attacher le maillot de notre premier enfant. »

MAX ROCHAMBEAU.

sent interrompus ni contredits. Jamais elles ne se fussent assises à table que père et mère ne fussent bien et dûment assis. Jamais elles n'eussent exprimé une opinion sur les amis de la famille autrement que pour témoigner de sentiments de sympathie à leur égard. Les jeunes filles parlaient bas, modestement, doucement. On bannissait de leur vocabulaire des expressions comme celles-ci: « Cela m'agace; cela m'ennuie; je ne veux pas; je n'aime pas; il ferait beau voir, etc. » Etaient également proscrites toutes les expressions tranchantes, impliquant un jugement personnel, tout propos médisant, et, sur toutes choses, toute phrase qui eût pu indiquer que la jeune fille avait quelque idée du mal. Cette dernière observation concernait même toutes les femmes honnêtes; elles se faisaient une loi de sembler ignorer qu'il y en eût dans le monde qui ne le fussent pas. »

Une première chaire de droit à Lausanne. — La perruque de Barbeyrac. — A la révocation de l'édit de Nantes, le célèbre Barbeyrac, né à Béziers, en 1674, se réfugia à Lausanne avec son père et ses deux sœurs. Il y suivit les cours de notre académie jusqu'en 1693. De Lausanne il alla à Berlin, où il professa les belles-lettres dans le collège des réfugiés français. Dès lors il se voua avec ardeur à l'étude du droit, et se fit bientôt dans cette science une réputation européenne.

En 1710, on lui offrit à l'académie de Lausanne une chaire de droit, dont il fut le premier professeur. Son installation eut lieu en mars 1711, et il conserva ce poste jusqu'en 1717.

Pendant cette période, il fut appelé à faire un discours académique. C'était au gros de l'hiver. Il prend le costume d'usage, couvre ses cheveux d'une vaste perruque de cérémonie, qu'il tenait dans un coffre au grenier, se rend à l'académie et commence sa harangue dans une salle qu'un poêle ardent et l'affluence des auditeurs rendaient d'une chaleur presque insupportable.

Bientôt Barbeyrac s'aperçoit qu'il se passe des choses étranges dans sa perruque; il s'inquiète, il n'y peut plus tenir et prend enfin le parti de l'ôter et de la secouer. Il en tombe alors trois ou quatre souris, qui s'y étaient nichées et engourdies, et que la chaleur de la salle ou de la tête avait réveillées...

Puis le professeur remet magistralement la fatale perruque et continue son discours comme si de rien n'était, malgré les éclats de rire de son auditoire.

Onna né dè vôtès.

On avai vòlà po la municipalità, et on avai tant *bin* vòtà que lo bossaton ào carbatier qu'étai fin ràzo lo matin, gorgossivè dèvai lo né. Dou bràvo citoyens, Djan et Sami, qu'aviont età nonmà, ion municipau et l'autro candidat, aviont z'u 'na forta covrà, kà vo sèdè coumeint cein va quand y'a d'ài vòtès et qu'on a einvià d'ètrè nonmà: faut pas ètrè fiai et ne faut pas renasquà dè trinquà avoué tsacon; assebin quand lo momeint dè sè reduirè arrevà, l'aviont on bocon tserdzi et po ne pas fèrè d'ài tráo grantès zigzaguès ein retorneint contrè l'hotò, lè dou collègues sè baillont lo brè et modont diès que d'ài tiençons retrovà lào pernettès.

Arrevà dèvant tsi leu, kà dèmaòravont ein face l'on dè l'autro, que n'iaivà què la tserrière que separavè lè duè maisons. Djan fà à son vesin:

— Dis v'ài!... Sa...a...mi! son allavè... ein preindrè ion à ma càva?

— Eh! a...mi Djan... avoué pliési!

Po allà à la càva sein bailli lo tor pè derrai, faillai passà pè la grandze. On iadzo dein ellia grandze, iò l'ètient à novion et on bocon

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.

M^{lle} Marthe Desmazières venait à peine d'achever ce distique naïf qu'elle poussa un cri déchirant.

Elle venait d'avaler une des épingle qu'elle tenait entre les lèvres.

Un médecin! ce ne fut qu'un cri; et un frisson d'angoisse parcourut toute la salle...

M^{me} Desmazières, chancelante, fut entourée, emmenée... Le père, tout tremblant, cherchait des yeux Paul Raymond, mais le jeune docteur était déjà sur la scène.

Il y était accouru au premier cri de la jeune fille. Il envia chercher sa trousse. Tout le monde se multiplie, une confuse rumeur emplit les salons.

Quand la trousse arriva, Marthe, toute saisie, étendue à demi sur le sofa du décor, se prêta avec courage à l'opération qui serait des plus simples, assura le docteur.

En effet, Paul Raymond eut bientôt retrouvé à l'entrée de l'œsophage l'épingle perfide; il la saisit avec sa pince délicate, la retira...

— C'est fait, et voilà la coupable, dit-il en souriant, et en montrant l'épingle: Rassurez-vous, mademoiselle.

Toutes les personnes qui les entouraient eurent un soupir de soulagement.

Quant à Marthe Desmazières, elle ne voulut pas que cet incident dérangeât la soirée et elle tint à continuer la scène, si fâcheusement interrompue. Seulement, avant de s'y remettre, pour bien prouver sa liberté d'esprit, elle fit prier les spectateurs par Chérubin de vouloir bien ne pas crier *bis*.

A partir de ce jour, cependant, les idées de Marthe sur le théâtre et la comédie de salon parurent changer. Ce n'était point par crainte de voir se re-